

XYZ. La revue de la nouvelle



Apparence

Lisa Carducci

Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carducci, L. (2002). Apparence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 73–76.

Apparence

Lisa Carducci

Il avait la tête en forme de poire. Pas tout à fait, mais avec des bajoues qui lui faisaient paraître le crâne beaucoup plus étroit à la hauteur des tempes que de la mâchoire. Au lieu de corriger son aspect, sa coupe de cheveux — un rasage complet — l'accentuait. Le mince cercle métallique de ses petites lunettes rondes s'écrasait comme dans un fauteuil sur le haut de ses joues, tandis que les branches creusaient profondément leur chemin jusqu'au-dessus des oreilles qu'elles n'arrivaient pas à atteindre, trop éloignées qu'elles étaient pour leur enjambée.

Sa copine venait de le quitter. Pour toujours. Il s'était dès lors donné tout entier à son travail — le dessin publicitaire — et à Internet, auquel il vouait tous ses loisirs. Il avait navigué jusqu'à un site d'âmes solitaires où il avait accosté. Là, il avait tâté différentes offres, mais aucune ne répondait à la demande.

Pas que la demande fût trop exigeante, mais le demandeur ne savait pas trop bien lui-même ce qu'il recherchait. Tous les soirs, à la sortie (des autres) du bureau, il s'installait devant l'écran et accédait à son courrier électronique. Des lettres de partout ! Et pas seulement de partout au pays mais du monde entier ! Il n'avait jamais pensé qu'il y eût au Danemark et en Grèce des ombres chinoises à la recherche d'un mur pour s'y projeter. Encore heureux qu'il eût lancé ses fusées d'alarme en chinois, sinon il aurait été envahi, submergé, débordé de messages que sa boîte postale n'aurait jamais pu contenir.

Il se faisait un devoir de répondre à toutes, je dis bien toutes, les lettres. Quand la personne lui déplaisait au premier abord, il s'excusait-non-merci, disant qu'il avait déjà trouvé la perle rare. Quant aux personnes avec qui il avait envie de poursuivre la

correspondance, parfois c'étaient elles qui, après un ou deux tours de courrier, le laissaient tomber, parfois c'était lui. Quand il crut avoir trouvé l'âme sœur, il retira son nom de la liste des cœurs disponibles et ignora les quelques messages attardés qui lui parvinrent encore.

Or, son choix se fit parmi la population de Suzhou tandis que lui-même vivait à Beijing. Il fallait une bonne douzaine d'heures de train entre les deux villes ou une bonne part du salaire avion. Toutefois, Il gagnait bien et ne s'inquiétait pas trop des dépenses. D'ailleurs, on n'en était pas encore là. Il fallait d'abord vraiment faire connaissance, se découvrir psychologiquement, s'exploiter spirituellement, s'analyser idéologiquement, se sonder intellectuellement, s'approfondir mentalement, se définir philosophiquement. Aussi les correspondants s'adonnèrent-ils à discuter de thèmes comme « Aujourd'hui est l'hier de demain », « La vérité n'est qu'un mensonge » ou « Les apparences sont trompeuses ». Plus tard — rien ne pressait —, ils se rencontreraient physiquement. D'ailleurs, tous deux avaient décidé de ne pas échanger de photos au cas où les choses tourneraient au vinaigre. Si la gélatine de leur relation ne « prenait » pas, ils protégeraient ainsi leur incognito. Quant à Il, la proposition l'arrangeait, car il ne nourrissait pas un orgueil démesuré pour son apparence.

Sans investir trop d'espoir dans le futur, pour éviter une déception, Il poursuivit la correspondance électronique pour apprendre que Jin Ming avait un grand frère et une petite sœur, que son père était employé des chemins de fer nationaux et sa mère guide touristique maintenant à la retraite. Son grand frère et sa femme étaient dentistes. Une famille pas mal, donc. Mais ce qui intéressait davantage Il, on le comprendra, c'était le travail de Jin Ming, soit bibliothécaire à l'université de sa ville natale.

Les choses évoluèrent mieux et plus vite qu'Il ne l'aurait cru, si bien qu'après cinq semaines un courriel lui apprit que « Ma tante doit aller à Beijing le week-end prochain. Elle t'apportera un petit cadeau de ma part. Peux-tu aller l'accueillir à la gare ? » Suivaient la date, l'heure, le numéro du train et celui du wagon-

lit. La tante était charmante et fit bonne impression sur Il. Si les liens du sang ne mentaient pas, il ne serait pas déçu le moment venu. Non, dit-il à la tante, il n'y avait pas de message ni de cadeau en échange, pour cette fois du moins. Il tardait à Il d'ouvrir son paquet, mais la politesse chinoise veut qu'on ne déballe pas un cadeau en présence de qui vient de le présenter. Il s'offrit d'abord à conduire la tante à son hôtel. Qu'un si jeune homme possédât sa propre voiture fit en retour bonne impression sur la parente, qui ne manquerait pas de transmettre sa perception du personnage à la famille au retour.

Enveloppé de papier rose et noué d'un ruban rouge, le paquet contenait un poème calligraphié signé Jin Ming et dédié « À celui que j'apprécie chaque jour davantage ». Le poème était tracé délicatement sur la deuxième page d'un « riji », un cahier pour écrire son journal. Il était bien plus ému, les sursauts de son T-shirt à la hauteur du cœur le lui révélant, qu'il ne le laissait paraître. Il ne se répandit pas en remerciements dans son courriel suivant comme il n'est pas de mise de le faire entre Chinois. Offrir un cadeau à un ami est un geste naturel, et il est normal que le récipiendaire en soit satisfait. Il écrivit seulement à Jin Ming qu'il utiliserait son journal pour noter les faits importants qui les concerneraient tous deux. Comme...

La visite de son grand frère à Suzhou, le mois suivant. La composition de la famille de Il était identique à celle de Jin Ming : un père, une mère, un grand frère et une petite sœur. Son frère faisait du commerce et voyageait beaucoup dans tout le pays. Il saisisait donc cette occasion pour faire remettre à Jin Ming en main propre un présent de sa part : un film italien sur disque compact et des chocolats importés Mon Chéri. Le point de rencontre fut fixé dans un bar voisin de la gare. Le train était à l'heure et le commissionnaire fut ponctuel au rendez-vous. Comme il n'apercevait pas de Jin Ming à la ronde ni à l'horizon, il entreprit de faire quelques appels de son téléphone cellulaire aux clients et associés qu'il devait voir à Suzhou. Toutefois, il gardait un œil sur l'entrée du bar, mais ne vit arriver personne qui semblât le chercher.

Si bien que, quarante-cinq minutes plus tard, il se vit dans l'obligation de quitter les lieux pour vaquer à ses propres affaires, le cadeau de son frère toujours dans sa mallette et sa mallette au bout du bras.

Le lendemain soir, il reprit le train pour Beijing. « Je te jure, dit-il à son frère, que j'étais à l'heure et que j'ai bien regardé autour, même dans les coins. Pas une seule fille qui pût être Jin Ming. D'ailleurs, quand on a rendez-vous avec un inconnu, on ne se cache pas. Vrai ou non ? » Plus surpris que déçu, Il se dit que ce n'était que partie remise. Il demanda à Jin Ming ce qui s'était passé. « J'étais bien là, je t'assure, avant l'heure même. Je portais un pantalon blanc et une veste lilas. C'est plutôt visible, même dans la pénombre ! Demande donc encore à ton frère s'il n'a pas remarqué un jeune homme ainsi habillé ? »

(Note pour les intéressés : En chinois, seul le pronom il/elle varie en genre. Je, tu, ont une forme unique pour le masculin et le féminin. Les adjectifs ne s'accordent pas. Les prénoms des enfants sont créés par leurs parents, et le plus souvent ils conviennent autant à un sexe qu'à l'autre. En général, un texte écrit ne permet pas de distinguer le sexe de l'auteur.)